

CONTACTS DIFFUSION

Marie Andrieux

06 15 19 53 84

m.andrieux@amandiers.com

Alice Perot-Hodjjs

06 75 44 21 78

a.perot-hodjjs@amandiers.com



© Géraldine Aresteau

VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **LOUIS ALBERTOSI**

VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES

TEXTE ET MISE EN SCÈNE **LOUIS ALBERTOSI**

Avec

Mathilde Auneveux

Louis Albertosi

et au piano, Arno Dedeycker ou Anna Krempp (en alternance)

Collaboration artistique Nicolas Girard-Michelotti

Création son et montage vidéo Mathieu Ducarre

Création lumières Marine Flores

Scénographie Léa Tilliet

Costumes Marianne Delfau

Production Théâtre Nanterre-Amandiers - CDN

Coproduction Théâtre Ouvert - centre national des dramaturgies contemporaines ;

La Barcarolle, scène conventionnée du Pays de Saint-Omer

Projet financé par la Région Île-de-France au titre du Fonds Régional pour les Talents Emergents (FORTE) et avec le soutien du dispositif d'insertion professionnelle de l'ENSATT



Remerciements Cécile Garcia Fogel, Ecole du Nord, Lucie Pollet, Emmanuel Oriol et le conservatoire Georges Bizet du 20e arrondissement de Paris

Création à Théâtre Ouvert du 10 au 13 mars 2026

Mardi et mercredi 19h30

Jeudi et vendredi 20H30

Théâtre Nanterre-Amandiers du 18 au 28 mars 2026.

Mer, jeu, Ven 19h30 ; Sam 18h30 ; Dim 22 mars 15h30

La Barcarolle, Saint Omer

Représentations le vendredi 10 avril à 14h15 (scolaires) et 19h

Durée 1h30

Tout public à partir de 14 ans

TEASER

→ Pour découvrir le teaser de la pièce, cliquez [ici](#)

L'HISTOIRE

A la fin d'un été, Louis part faire un voyage en solitaire d'un mois dans un Pas-de-Calais désert et fantomatique, et se met à écrire des pages et des pages. Cinq ans plus tard, ses feuillets de voyage viennent d'être publiés et il est reçu à la radio pour un entretien exclusif mené par Mathilde, une étrange intervieweuse. Perdu, ou éperdu sous ce coup de projecteur, Louis vacille. Les temporalités se mêlent, passant de l'interview radio « pas sur la même longueur d'ondes » aux souvenirs oniriques d'un voyage déroutant.

Tiré d'une « histoire vraie », ***Veiller sur le sommeil des villes*** est une comédie qui raconte la traversée initiatique, mélancolique et fantasque de ce Louis, double exagéré de l'auteur, dont le voyage vient former une question essentielle : à quoi sert d'écrire ?

NOTE D'INTENTION

DE LOUIS ALBERTOSI

*L'air est plein de nos cris.
Mais l'habitude est une grande sourdine.*
Samuel Beckett

Percer le silence de la ville

Le titre est presque antinomique, tant ce « sommeil des villes » est perturbé, habité de paroles, ou, pour le dire avec le sourire, bavard ! Cette profusion de mots est une réponse au silence contraint de la période covid, avec les divers confinements, couvre-feux, suivis de la longue fermeture des lieux de culture, vécue au moment même de ma formation professionnelle en tant qu'élève comédien, et sujet de vraie colère : à quoi bon jouer devant des salles vides ? J'avais été l'instigateur à ce moment-là, avec notamment mes camarades d'école Nine d'Urso et Joaquim Fossi, de la mise en place d'une ligne téléphonique que nous avons appelée ***Les Veilleuses***. Le numéro de l'Ecole du Nord, école supérieure d'art dramatique de Lille, les soirs de semaine de 20h à 22h, était ouvert pour que nous lisions, à des inconnu·e·s, des textes choisis, parfois des choses personnelles, ou carrément des poèmes à la demande. L'expérience avait été belle et « utile », même à l'échelle singulière des personnes qui nous appelaient. Elle avait redonné du sens à notre travail. ***Veiller sur le sommeil des villes*** trouve son origine au même endroit, répond à ce même besoin, lequel demeure intimement depuis la réouverture des théâtres et des autres lieux dits « non-essentiels » : redonner du sens.

Le voyage dans le Pas-de-Calais raconté dans la pièce a eu lieu en septembre 2020, dans un contexte sanitaire encore difficile. La désertion du territoire et les autres difficultés du voyage évoquées sont authentiques. A mon retour à Lille, j'avais fait une carte blanche de vingt-cinq minutes dans le cadre des ***Croquis de voyage*** de l'Ecole du Nord, imaginés par l'actrice Cécile Garcia Fogel. De la mélancolie du voyage, j'avais souhaité faire l'alchimie en écrivant une comédie en forme d'entretien radiophonique au déroulement fantaisiste. D'un documentaire, s'amuser, comme dirait Agnès Varda, à faire un documenteur.

Suite à l'accueil chaleureux de cette première petite forme publique, et grâce notamment à l'enthousiasme du metteur en scène et directeur Christophe Rauck, j'ai totalement réécrit le texte pour en faire une pièce, décorrélée de la seule période covid et du seul ancrage dans le Pas-de-Calais, même s'il elle s'y réfère. L'histoire embrasse toutes les situations de solitudes et de désertion qui se développent dans les villes, comme toutes les cicatrices, mêmes symboliques, de la crise sanitaire. Elle raconte une traversée dans le monde urbain comme une tentative de recréation de liens, de joie, par la poésie – en réalité par toute forme d'écriture. Ce chemin est porté par un jeune auteur et acteur, mon double maladroitement volubile, qui essaie de dire non pas tout ce qu'il a sur le cœur, mais tout ce qu'il a sur la langue.

UNE DRAMATURGIE « PODCAST » ?

Le texte participe d'une théâtralité particulière, « limite », en ce qu'il privilégie, voire se centre sur des longues prises de parole. C'est que ce qui prime pour moi au théâtre, c'est l'oralité. C'est ça qui me semble, d'abord, faire la chose théâtrale, comme l'appétit que j'ai de la chose théâtrale. Ce que Sarah Kane résume magnifiquement : « rien qu'un mot sur une page et le théâtre est là ». C'est sans doute parce que je viens de la musique, mais c'est donc la réalisation concrète de l'écriture, la mise en corps et en voix d'un texte, l'appel que le texte fait aux corps et aux voix, qui me paraissent les plus importants. Et c'est ce qui m'a *conduit* dans l'écriture. D'autant plus que j'ai écrit en pensant immédiatement à la voix de Mathilde Auneveux pour m'accompagner, camarade rencontrée à l'Ecole du Nord, qui est aussi chanteuse, et dont la plasticité de jeu, le timbre, la maîtrise vocale, la force d'incarnation, l'humour et l'inventivité, ont été de perpétuelles sources d'inspiration pour le théâtre que je veux faire.

Je dis « oralité », mais je n'entends pas spécialement « caractère du langage courant, oral ». A propos de ça, même dans les parties d'entretien radio, la langue est relativement « littéraire », et c'est justement de cette tension, de ce paradoxe (spontanéité d'un entretien - texte très écrit) que naît un des décalages comiques du texte. Aussi, la forme radiophonique permet une grande souplesse, avec le micro, l'assise, l'ambiance feutrée. Les parties du voyage, qui apparaissent en contrepoint, cassent l'assise de radio, mais ne décentrent pas l'écriture : les prises de parole restent longues, et travaillées par une recherche de la précision, parfois jusqu'à l'excès burlesque.

J'ai essayé dans ce texte de cultiver une dramaturgie du podcast, c'est-à-dire quelque chose où l'on accepte ces prises de parole longues, précises ; où cette longueur et cette primauté de la voix permettent un voyage aux articulations douces, et quelque chose qu'on écoute de façon douce aussi, souple, comme en marchant, comme dans les transports en commun, comme chez soi, le matin, le midi, le soir : comme on veut. Pendant l'écriture, je me disais que je faisais un spectacle pour les aveugles. Ça m'aidait parfois. Le visible est très important aussi, mais c'est bien le son qui est au centre dans ce texte – d'où vient également l'importance de la musique, en plus de rappeler la réalité des réalisations radiophoniques, avec les intermèdes musicaux et les jingles. Le premier voyage est celui de l'oreille.

PROPOSER UN ART POÉTIQUE

Je m'étais donné un rôle à tenir pour faire le voyage dans le Pas-de-Calais, celui de l'ange Daniel tenu par l'acteur Bruno Ganz dans les *Ailes du désir*, le film de Wim Wenders. Il s'agissait de veiller, d'aider les habitants des villes que j'allais parcourir. Le voyage a finalement décidé que je veille sur leur absence, que je veille sur les villes comme endormies. Mon voyage, comme tous les voyages, a pris un chemin imprévu. Moi qui pensais, dans une désuète perspective romantique, jouer un ange qui aide les autres, je me suis retrouvé dans la solitude et la perte d'alors, réduit à un ange qui a besoin de toute l'aide du monde. Ce renversement, sinon cet échec, a été le point de départ de mon écriture, pendant le voyage même.

L'aide la plus précieuse que j'ai trouvée alors était celle de la compagnie des livres que j'avais avec moi, de tous les souvenirs littéraires, cinématographiques, picturaux, théâtraux, musicaux qui m'habitaient. Et quand je ne les avais pas, je ressentais leur manque, le besoin d'eux. Cette prise de conscience est conjointe à la période particulière de l'année 2020 (et qui s'est poursuivie), où une forme de discrédit méprisant s'est déployé autour des productions et des métiers artistiques, déclaré·e·s « non-essentiels ». *Veiller sur le sommeil des villes* raconte comment les œuvres sont les vraies utiles, les vraies aides, les vraies guides – ce que Baudelaire appelait les « phares ».

S'opposant au point de vue parnassien de l'inutilité de l'art, le texte raconte l'apprentissage du personnage de Louis : apprendre à aider, à son tour, comme les œuvres l'ont aidé lui – lui ont été utiles.

A travers l'histoire de Louis et de son trajet semé d'embûches amusantes, venant des errances du voyage ou de l'interview aux allures d'interrogatoire, se dessine progressivement un véritable manifeste, un « art poétique » qui clame haut et fort l'utilité des œuvres. Non pas une utilité pratique, mais vitale. Que les œuvres d'art, par la force des émotions qu'elles créent, nous ouvrent, comme l'écrit le philosophe François Jullien, à la « solidarité des existences », à « l'interdépendance des réalités ». Autrement dit, que les œuvres nous ouvrent à ce qui est plus grand que nous, et même, nous fassent nous sentir moins seuls.

Inscrire ce « plus grand que nous » au sein de la chose la plus partagée, la plus banale, précisément la « commune », le monde urbain, c'est le lien fécond qui m'intéresse de tisser dans *Veiller sur le sommeil des villes*. Et que les œuvres travaillent à soigner et à rompre nos solitudes, c'est sans doute la trouvaille fondamentale qui attend Louis à l'issue de son voyage. Et celle que la pièce veut mettre en scène...



© Géraldine Aresteanu



© Géraldine Aresteanu

EXTRAIT DU TEXTE

MATHILDE. – Louis Albertosi, on peut lire dans votre livre, je vous cite :

« mes journées sont remplies d'un mal envahissant, l'ennui des autres qui peuple les rues et les ravage. Les rues sont grises. Grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises, grises... ».

Ça continue sur deux pages.

Depuis quelques années, on entend beaucoup de gens, des citadins justement, rêver de campagne, rêver de quitter les métropoles, les villes. Mais Louis Albertosi, y est-on vraiment malheureux dans les villes ?

LOUIS. – Euh non je ne crois pas. Pour moi la responsable du climat morose de mon voyage, c'était la situation, pas la ville en tant que telle. C'était un moment de crise – il faudrait y retourner aujourd'hui pour comparer. Les villes ont peut-être été plus meurtries. Ou alors, disons que c'était plus visible. Je veux dire, une grande place déserte en plein centre, c'est remarquable. Un village désert, c'est habituel.

MATHILDE. – Louis Albertosi, votre livre fait 306 pages. Pourquoi ? (*Temps. Pas de réponse, Louis ne sait pas quoi dire.*) Votre livre est un véritable carnet de voyage, chapitré en fonction des villes que vous avez parcourues. Ces villes, sur lesquelles vous portez un regard amoureux en dépit des conditions particulières du voyage, de l'époque du voyage, vous ne vous privez pas d'en recenser les absurdités, les bêtises, voire les incohérences. Vous parlez à plusieurs reprises de ville- palimpseste, comme on appelait ces fameux parchemins qu'on réutilisait, au moyen-âge notamment, pour écrire à nouveau par-dessus.

LOUIS. – Oui. J'invente rien en disant ça, mais ça me paraît être très exactement ce que sont les villes. Des grands palimpsestes à ciel ouvert. Des territoires bâtis qu'on gratte, et sur la ruine desquels on construit d'autres choses. Et ça crée des choses ou rigolotes, ou scandaleuses. C'est assez courant dans les villes de voir un bâtiment classé, historique, que la plupart des gens trouvent beaux, en face d'immeubles ultra-récents construits avec des matériaux peu chers et que les gens trouvent laids. C'est courant de voir du béton en face de la pierre de taille. Ça exaspère les gens souvent. Moi ça m'amuse. C'est un rappel que la ville est un organisme vivant. Ça n'empêche pas qu'il y a des choses qui sont scandaleuses. Mais le plus souvent on exagère, les choses ne sont pas laides, elles sont anodines. Les villes, banales. Merlimont par exemple, c'est pas extraordinaire.

MATHILDE. – Ah c'est pas beau. J'y suis allée une fois. C'est pas beau.

LOUIS. – Mais c'est justement là que moi je sers à quelque chose. Que j'essaie en tout cas. Je me donne comme mission de réinvestir poétiquement la ville. Il y a plein de poètes de la ville, Baudelaire, Jacques Réda, Supervielle, Calvino, et d'autres. Ils font œuvre utile, vraiment. Et porter un regard sur les choses anodines, ça sert autant la littérature que la chose anodine en question. C'est l'alchimie du regard. Et ça ne veut pas dire que la matière qu'on transforme poétiquement est laide, impropre, excrémentielle. Ça veut simplement dire qu'on la réactive en la transposant, par la représentation. On lui rend hommage. On lui dit : « je t'ai regardée ». J'aime bien la phrase d'Arthur Cravan, l'écrivain-boxeur : « les abrutis ne voient le beau que dans les belles choses ».

[...]

QUELQUES MOTS SUR L'ESPACE

La pièce mobilise deux espaces-temps distincts, celui du voyage dans le Pas-de-Calais, et celui de l'interview radio, soit un moment qui a existé et un autre qui n'est que pure fiction. Le travail scénographique fait avec Léa Tilliet renverse la nature de ces deux espaces : l'interview radio est traitée de façon volontairement réaliste, et en volume, en 3D (table, micros avec bonnettes, chaises de studio), tandis que l'espace du voyage est d'avantage un espace mental, voire onirique, traité par l'aplat, en 2D. On y retrouve donc des cartons avec des surfaces imprimées (montrant une façade d'église, des voitures, un rond-point...), des projections vidéos sur un écran faisant le fond de scène, un plateau relativement épuré, et des lumières sculptant la scène pour figurer les étapes. Ce renversement réalité/fiction, 2D/3D, permet une mise à distance poétique, et un brouillage des pistes qui concourt autant à l'étrangeté de la pièce qu'à ses rebonds comiques.

Les photos et vidéos projetées sur l'écran en fond de scène pendant les scènes du voyage dans le Pas-de-Calais sont extraites de séries photographiques ou de rushes vidéo de l'auteur, faits pendant le voyage de 2020 à l'origine du texte ou plus tard à Lille.

La présence d'un piano droit pour les intermèdes musicaux de l'interview radio et les autres interventions musicales permet une sensualité acoustique propre à la musique «live», une mise en présence concrète. La présence d'un « vrai » piano et non d'une bande sonore est aussi primordiale pour les moments chantés, où l'accompagnement doit se faire entre le chanteur/la chanteuse (les deux acteurs du spectacle sont aussi chanteurs) et l'instrumentiste.



© Géraldine Aresteanu

À PROPOS DE LA MUSIQUE

L'amour que je porte à la musique est de l'ordre de l'évidence, vécu comme tel en tout cas, si bien qu'il m'est étrangement difficile, dans le cadre d'une note d'intention, de me justifier de donner une place importante à la musique dans le théâtre que je veux faire. Je ne désire rien faire sans la musique. Il y a sans doute d'abord une raison personnelle à ça, à savoir que ma première pratique artistique a été la musique, au conservatoire municipal de Cergy, et que c'est la découverte de la pratique d'ensemble, bien plus que le travail solitaire, soliste, qu'il s'agisse de musique de chambre ou du répertoire orchestral, qui a initié mon envie de travail théâtral, où je retrouvais alors et pouvais développer de façons nouvelles l'harmonie, l'accord, le désaccord, le dialogue, la structure, le but commun, etc.

Ceci étant dit, je peux parler de la place particulière de la musique dans le spectacle. Le relatif dénuement du dispositif scénographique, comme la situation d'une moitié du texte, à savoir l'entretien radio avec intermèdes musicaux, permet à la musique d'intervenir, non pas comme décor, mais comme autre personnage. Elle amène le point de vue invisible, ramène sensiblement ce que les mots ne peuvent pas exprimer. Le piano a été choisi pour son caractère harmonique et sa plasticité : soliste, accompagnateur, plusieurs sons en même temps, etc., il peut tout faire. Le corpus musical est composé de musique française, choix non pas conduit par chauvinisme mais par une volonté de cohérence avec le voyage, faisant ainsi écho à sa géographie, son atmosphère et à sa mélancolie. Cette mélancolie particulière me paraît une des caractéristiques de la musique française, avec aussi notamment un travail prédominant de recherche sur l'harmonie, depuis Rameau jusqu'à Gérard Grisey, en passant par Debussy pour le dire vite. Ces pistes expliquent la présence de pièces de Jean Cras, de Jean-Philippe Rameau (de la musique pour clavecin qui tient bien le passage au clavier moderne du piano), de Marc-Antoine Charpentier et de Charles Tournemire. La majorité de ces pièces sont rares (même dans les concerts de musique classique). C'est l'expression d'un fort désir pour moi, lequel fait écho à la dimension « exploratoire » du voyage, de chercher et défendre des musiques méconnues et pourtant extraordinaires.

L'envie de travailler aussi sur une création sonore pré-enregistrée et modifiée par ordinateur, m'a invité à faire appel au jeune créateur Mathieu Ducarre, qui avait réalisé deux créations sonores pour lesquelles j'avais eu un vrai coup de cœur, sur les spectacles *Barbares* d'Antoine de Toffoli (théâtre de l'ENSATT) et *La Nuit des temps* de Liora Jaccottet (Théâtre de l'Athénée - Louis Jovet). La création sonore de Mathieu Ducarre propose un onirisme, une tension et un humour plus cinématographiques, qui m'intéressent pour plusieurs scènes du texte, et sa nature « pré-enregistrée » met en contraste, et donc en valeur, les interventions de musique « live ».

Certaines pièces du spectacle sont pour voix et piano, réunissant alors texte et musique. Et pour la scène de rêve qui forme le pivot final du texte, nous avons composé, avec Mathilde Auneveux, Arno Dedeycker et moi la musique d'une chanson, nous permettant d'explorer des tonalités et des couleurs plus jazz. Mathilde et moi avons déjà écrit et fait de la musique ensemble.

Un exemple consultable ici : <https://youtu.be/gf9kd-q4OuA?si=JZ-J-6R6bK2OkCZz>

XIX. Je dors, mais mon cœur veille

Lent (♩=72)

PIANO *pp souple et suave*

8^a bassa...!

8^a bassa...!

Un peu lent (♩=80)

mf *avec charme.* *pp* *mf*

8^a bassa...!

pp *p* *mf* *pp*

D. & F. 13,230

Partition de Je dors, mais mon cœur veille (1944) d'Olivier Messiaen

ÉQUIPE ARTISTIQUE



LOUIS ALBERTOSI

Texte, mise en scène et jeu

Après avoir étudié la musique et le violoncelle au conservatoire municipal de Cergy, Louis passe deux ans au conservatoire du 20ème arrondissement de Paris dans la classe d'art dramatique de Pascal Parsat. Puis il intègre la sixième promotion de l'Ecole du Nord à Lille (2018-2021), dirigée par Christophe Rauck. Il y travaille notamment avec Cécile Garcia Fogel, Alain Françon, Jean-Pierre Garnier, Cyril Teste, Pauline Bayle et Marie-Christine Soma.

En 2021, Christophe Rauck lui confie le rôle-titre dans le **Henry VI** de Shakespeare qu'il met en scène avec la promotion sortante de l'Ecole du Nord, au Théâtre du Nord et au Théâtre Nanterre-Amandiers.

Attiré par le répertoire classique autant que par les créations contemporaines, et souvent invité à être aussi musicien dans les spectacles auxquels il participe, il a retrouvé depuis Cécile Garcia Fogel pour sa mise en scène du **Legs** de Marivaux à Nanterre-Amandiers, Christophe Rauck pour un nouveau Shakespeare, **Richard II**, créé au 76e Festival d'Avignon en 2022, mais aussi Alain Françon dans sa création du texte de Nicolas Doutey, **Le Moment psychologique**, au Studio-théâtre de Vitry, Théâtre Ouvert et la Scala (Paris). En 2023, dans **Lettre à une deuxième mère**, l'autrice Constance de Saint Remy lui permet d'incarner Simone de Beauvoir dans sa mise en scène de son texte à l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet. On le retrouve en 2024 à la Comédie de Béthune pour **Paysage de pluie**, écrit par Nicolas Girard-Michelotti à partir des improvisations des comédien·ne·s et mis en scène par Jean Massé. En 2024 et 2025, il joue en tournée **4,7% de liberté** de Samuel Hercule et Métilde Weyergans, libre réécriture de *la Chèvre de monsieur Seguin*. Depuis la rentrée 2024 il se perfectionne en chant lyrique avec Claudine Le Coz au conservatoire du 10ème arrondissement de Paris.

Créé en mars 2026 au Théâtre Ouvert puis au théâtre Nanterre-Amandiers, **Veiller sur le sommeil des villes** est son premier spectacle en tant qu'auteur et metteur en scène, pour lequel il est lauréat FORTE de la région Ile-de-France.



MATHILDE AUNEVEUX

Jeu et chant

Mathilde Auneveux est formée au Cours Florent, à l'école des Enfants Terribles, à la London School of Dramatic Art de Londres, dirigée par John L. Taylor puis à l'École du Nord sous la direction de Christophe Rauck, qui lui confie le rôle de la reine Margaret dans sa mise en scène d'**Henry VI** de Shakespeare, spectacle de sortie de la 6e promotion. Au théâtre, elle joue notamment avec Cécile Garcia Fogel dans sa mise en scène du **Legs** de Marivaux, et Clément Poirée dans **Autopsie Mondiale** d'Emmanuelle Bayamack-Tam, autour des figures de Britney Spears, qu'elle incarne, et Michael Jackson.

Au cinéma, elle tourne avec Xavier Legrand **Avant que de tout perdre** et **Jusqu'à la garde** (César 2019 du meilleur film), et fait partie des talents Adami cinéma 2024.

Mathilde est également chanteuse et sort en 2020 deux singles en solo sous le nom de Lili J, **Pissua** et **Space scream**, puis en 2022 **Pink Lady**. Son premier EP, **The Waiting Line**, paraît en janvier 2024. À l'été 2025 elle co-fonde le duo musical MERCURE CHROME avec Alexandre Haudiquet, et sort un premier single en septembre, les mots.

A la rentrée 2024, elle a retrouvé Clément Poirée dans sa mise en scène de **L'Avare** de Molière. Le spectacle est repris à l'automne 2025 au théâtre de la Tempête et en tournée. Cette année elle joue également dans le **Roméo et Juliette** de Shakespeare mis en scène par Guillaume Séverac-Schmitz, créé au Théâtre de la Cité à Toulouse. **Veiller sur le sommeil des villes** signera sa troisième collaboration avec Louis Albertosi depuis la sortie de l'Ecole du Nord, où ils se sont rencontrés.



ARNO DEDEYCKER

Piano (en alternance)

Arno Dedeycker commence le piano à l'âge de 11 ans avec une voisine cantatrice. Celle-ci l'initie au blues, au ragtime, à l'improvisation et à la composition. Après avoir obtenu un double master en piano dans la classe de Rosella Clini et en écritures classiques dans la classe de Thomas Foguene au Conservatoire Royal de Mons, Arno poursuit ses études au Conservatoire National de Musique et de Danse de Paris auprès de Jean-François Zygel où il se spécialise dans l'improvisation au piano.

Lauréat de plusieurs concours nationaux et internationaux tels que le Concours Charlier de composition, le Concours International d'Improvisation d'Anvers et le Concours Cattiaux de composition de Liège, Arno Dedeycker est régulièrement amené à composer pour des ensembles de chambre et orchestraux tels que l'Ensemble Sturm und Klang ou l'Ensemble Améthyste. Ses activités musicales l'ont amené à se produire dans des lieux renommés tels que Arsonic, la fondation Pathé, le musée Guimet, le Grand Salon des Invalides...

Très impliqué dans la musique contemporaine, Arno Dedeycker a créé au piano à plusieurs reprises les pièces de compositeurs dont il est proche. Il joue également avec son frère Hippolyte Dedeycker, pianiste également, dans des festivals belges tels que Les Festivals de Wallonie ou le Festival Contrastes, et place l'interprétation, la musique de chambre, l'improvisation et la composition au cœur de sa pratique musicale. De nature curieuse, Arno Dedeycker recherche actuellement à faire dialoguer différentes formes d'art à travers divers projets mêlant la musique au théâtre vivant, d'objets, de marionnettes, mais également au cinéma muet.



ANNA KREMPP

Piano (en alternance)

Anna Krempp se forme au Conservatoire National de Région de Strasbourg, au Conservatoire Russe A. Scriabine de Paris, au Conservatoire Royal de Bruxelles et à la Hochschule für Musik de Detmold. Elève de Jean-Louis Haguenauer et d'Igor Lazko, elle a également reçu les précieux conseils de Laurent Cabasso, Géry Moutier, Edson Elias, Jean-Claude Vanden Eynden et Henri Barda. Son goût prononcé pour la musique de chambre et son engagement aux côtés du Trio Taraxis qu'elle cofonde lui ont permis de faire la rencontre déterminante du pianiste américain Peter Orth. Le trio a

en outre reçu l'enseignement d'András Schiff et de membres des quatuors Auryn, Manfred, Danel et Prazak.

Très sensible à la transmission, Anna Krempp a été titulaire d'une classe de piano au Conservatoire Slave de musique de Bagnolet pendant sept ans et enseigne régulièrement la musique de chambre lors de stages et masterclasses. Depuis 2017, elle occupe le poste de professeur de piano à la Maîtrise Populaire de l'Opéra-Comique.

Elle se produit dans de nombreux festivals en France (Festival Musica de Strasbourg, Printemps Musical du Val de Bièvre, Saison musicale de Mouvaux, Festival Classique au Large de St Malo, Festival Classique sur le Roc, Petits Concerts du Grand Poitiers, Festival International de Musique de Chambre du Château de Chiré, ...), au Moulin d'Andé, à la Cité Internationale des Arts de Paris, à Reid Hall (Columbia Global Centers Paris), au Musée Carnavalet, au Théâtre de Bligny, mais également à Minsk (Rencontres Musicales franco-biélorusses), Beyrouth, Bruxelles (Centrale for contemporary art, Nuit Blanche), Dortmund, Detmold, Düsseldorf, Montepulciano, Turin, à l'île Maurice, etc. Elle a partagé la scène avec des musiciens tels que Jérôme Ducros, Francine Trachier, Matthias Lingenfelder, Hélène Dautry ou Leonid Gorokhov.

Curieuse d'explorer les liens entre musique et mots, elle fait la rencontre de la soprano Fé Avouglan qui lui ouvre les portes du répertoire pour voix et piano. Ensemble, elles créent *Si Paris m'était conté...*, puis un Orphée et Eurydice d'après Gluck en collaboration avec le collectif Le Passage, et La Mélodie des Choses sur des textes de Rilke, avec le collectif Le Foyer. En 2020, Anna Krempp crée avec Emily Wilson le spectacle *A Sense Of Touch* au Château de Montmirail. En 2017 puis 2023 elle est la pianiste du spectacle équestre *Équinoxes* sur des textes de Jean Fanchette. En 2024 elle mêle sur scène répertoire pour piano et poèmes de Renée Vivien aux côtés de la comédienne Anna D'Annunzio. En 2025 elle est invitée par Rima Abdul Malak à accompagner son Poésie Club.



NICOLAS GIRARD-MICHELOTTI

Collaboration artistique

En parallèle d'un master de lettres, Nicolas Girard-Michelotti s'est formé comme comédien à la Classe Libre du Cours Florent, avant d'intégrer le parcours auteur de l'École du Nord de Lille (2018-2021). Il termine sa formation avec le spectacle **Henry VI** de Shakespeare, monté par Christophe Rauck, avant d'assister à la mise en scène la compagnie Zone Poème pour Barbare puis David Bobée pour l'opéra **Fidelio**.

Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France, il bénéficie pour la saison 22-23 d'une Résidence Tremplin au Théâtre du Grand-Bleu.

Ce dispositif lui permet de découvrir la création à destination du jeune public. Son monologue **Je venais voir la mer** — prix des Journées de Lyon — se crée aux Plateaux Sauvages en novembre 2022, dans une mise en scène de Nicolas Petisoff. Christophe Rauck lui passe commande d'un diptyque pour les douze comédien·nes de la Belle Troupe du Théâtre Nanterre-Amandiers. Les pièces **Le rire des singes** et **Les pleurs du cerf** voient le jour en juin 2023.

À l'occasion du Festival Jamais LU, sa pièce **Au ciment la brume** est mise en lecture à Théâtre Ouvert, puis au Théâtre aux Écuries de Montréal. L'année suivante, Théâtre Ouvert accueille deux nouvelles lectures de ses textes à la 9e édition du festival FOCUS : il présente **Paysage de pluie** (dirigée par Jean Massé) et **Les Incendiaires**, qu'il co-dirige avec Alain Françon.

Il assiste Pascal Rambert à la mise en scène pour le spectacle **Seizeaucentre**, créé au Théâtre du Nord avec les élèves du Studio 7 de l'École du Nord, puis met en scène **Barbie sur le récif** dans le cadre du Cabaret de curiosité du Phénix de Valenciennes.

Il crée avec Jean Massé la compagnie LICHKA. Leur premier projet commun — **Paysage de pluie** — est lauréat de l'Incubateur de la Comédie de Béthune, et se crée en mars 2024.

Il publie **Cosmonaute** et **Mon pays de terre rouge** à l'École des Loisirs, et **Les Incendiaires**, **Point d'orgue**, **Barbie sur le récif** ainsi que **Je venais voir la mer** aux Solitaires Intempestifs.

Avec joie et régularité, et depuis leur rencontre à l'École du Nord, Nicolas Girard-Michelotti et Louis Albertosi ont collaboré pour des lectures, des maquettes, des spectacles. C'est en pensant à Louis que Nicolas a notamment écrit les rôles de Théo dans **Lichka**, ville d'amour, de Zackariya dans **Les Incendiaires** et — à partir d'improvisations au plateau —, le rôle d'Adam dans **Paysage de pluie**.

MATHIEU DUCARRE

Créateur son et vidéo

Passionné par les arts sonores, Mathieu quitte l'Institut National des Sciences Appliquées de Toulouse (INSA) pour se former à la création sonore à l'École Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (ENSATT) à Lyon. Il finalise son master avec la rédaction d'un mémoire sur la Contemplation Sonore, qui tente de placer l'écoute aux fondations de la création, pour le spectacle vivant et pour des installations.

Les notions de contemplation et de fascination sont d'ailleurs au cœur de ses recherches sonores et musicales.

En 2023, il collabore à l'ENSATT avec le metteur en scène Antoine De Toffoli sur le spectacle **Barbares**. Au théâtre de l'Athénée (Paris) il crée le son de **La Nuit des Temps**, écrit et mis en scène par Liora Jaccottet. Depuis janvier 2024, Mathieu participe à la création sonore du spectacle **Bad Block** dans la compagnie de La Boîte à Sel - une forme participative autour d'objets sonores connectés.



LÉA TILLIET

Scénographe



Durant ses études dans le design et les arts appliqués, Léa découvre le métier de scénographe, lui permettant d'allier son intérêt pour le design d'espace à son amour premier : le théâtre. Un métier à la croisée de multiples savoir-faire, permettant d'imaginer des univers poétiques, intimes, avec une liberté qui lui manquait jusqu'alors. Après des stages en atelier de décor et avec des scénographes, elle poursuit sa formation à l'ENSATT, et en sort diplômée fin 2023. Depuis elle travaille comme scénographe, dessinatrice technique et assistante à la scénographie sur des projets aux économies très différentes. Elle a imaginé la

scénographie de **Buster My love**, mis en scène par Sarah Delaby-Rochette et Elise Martin, le décor du concert **Guérison** de la chanteuse Flèche Love actuellement en tournée, ou encore **4,7% de liberté**, mis en scène par Samuel Hercule et Métilde Weyergans, en tournée également depuis 2023. Enfin, elle assiste pour la première fois la scénographe Hélène Jourdan pour **Le Dialogue des Carmélites** mis en scène par Tiphaine Raffier, créé à l'Opéra de Rouen en février 2025. Elle assiste actuellement Alban Ho Van pour **La Flûte Enchantée** mis en scène par Clément Cogitore qui sera créé au Festival d'Aix-en-Provence en 2026.

Elle travaille actuellement sur la scénographie de 3 créations : **L'indormable Nuit**, mis en scène par Lucie Hennebert qui jouera à la Cartoucherie, en septembre prochain, un spectacle de danse, Judith, chorégraphié par Anne-Charlotte Schoepfer, et enfin **Veiller sur le sommeil des villes**, mis en scène par Louis Albertosi, ici même à Nanterre-Amandiers. Enfin, elle travaille régulièrement comme dessinatrice technique au Théâtre du Châtelet.

MARINE FLORES

Créatrice lumières

Marine est devenue éclairagiste par ses expériences et ses rencontres. D'abord ambulancière puis électro, puis régisseuse lumière et aussi générale dans divers milieux du spectacle : théâtre, musique, danse, rue... Elle se tourne ensuite vers la création, mettant à contribution ses diverses compétences techniques et humaines. Elle se retrouve dans les mots du photographe Elliott Erwitt : « Une image est bonne si elle a ces deux qualités, la composition et le contenu, mais aussi la magie ». En 2023 elle fait la création lumières de **Lettre à une deuxième mère** de Constance de Saint Remy à l'Athénée théâtre Louis-Jouvet. Plus récemment, elle a créé les lumières du spectacle de danse **Coquelicots ou Shall we dance ?** de la compagnie 4120 corps (Liban), de **Bois-diabie** écrit et mis en scène par Alexandra Guénin pour le Théâtre à la carte (Congo, Guyane), ou encore du concert **Kogoba Basigui** par le Red Desert Orchestra le sextuor malien Kaladjula Band.



Depuis 2016 elle collabore régulièrement avec Margaux Eskenazi et la compagnie Nova, et crée les lumières de **Et le cœur fume encore** (2019), **Gilles ou qu'est-ce qu'un samouraï** (2021), et **Kaddish, mémoires** (2024) avec la Belle troupe de Nanterre-Amandiers. Elle éclairera aussi le prochain spectacle de Margaux Eskenazi, **Kaddish, la femme chauve en peignoir rouge**, qui se créera à La rose des vents, scène nationale de Lille Métropole, début 2026.

MARIANNE DELFAU

Costumes



Marianne Delfau est cheffe costumière et styliste. Elle travaille au croisement du cinéma, du théâtre et de la mode, en tissant pour chaque projet une identité visuelle sensible et incarnée. Formée par le plateau et nourrie d'images, elle collabore aussi bien avec des maisons de luxe qu'avec des artistes du vivant, alternant productions de cinéma, performances et créations scéniques. Elle conçoit le costume comme un langage à part entière, capable de traduire les états intérieurs, les dynamiques de groupe, les tensions invisibles. Ses créations cherchent toujours à rendre visible une émotion, un geste, un basculement.

REVUE DE PRESSE



© Géraldine Aresteanu

EXTRAITS

Cultnews : « La polyvalence des deux comédiens impressionne, oscillant entre chant et comédie. Louis Albertosi, écrivain, fait le pari de la comédie et du théâtre et il est réussi. »

Sceneweb : « Une balade mélancolique et comique dans des territoires déserts qui donne à Louis Albertosi l'occasion de développer une poétique originale. »

Pleins feux : « C'est plein, mais jamais trop : plein de clair-obscur, plein de trouvailles, plein de promesse. Louis Albertosi a su doser avec force finesse tous les paramètres mis en place »

Froggy's delight : « Un périple dans le Pas de Calais qui nous comble de poésie, d'humour et surtout d'aise ne se refuse jamais. »

Hottello : « un couple de comédiens cultive le décalage avec une science consommée et un humour original et distingué. »

M la scène : « Louis Albertosi déploie une forme libre, foisonnante, où les langages se mêlent avec une remarquable fluidité. »

Un fauteuil pour l'orchestre : « Par sa dramaturgie hétéroclite mêlant le prosaïque au lyrique, la pensée en fragments au continuum du vivant, par la variété des registres [...] s'affirment une liberté et une singularité qui font, avouons-le, un bien fou. »

A2S Paris : « Remarquablement interprété par les comédiens et chanteurs Louis Albertosi et Mathilde Auneux, [un] premier et très original spectacle »



CRITIQUES

VEILLER SUR LE SOMMEIL DES VILLES : UN ANGE PASSE

Louis Albertosi, qu'on connaissait acteur (sous les directions notamment de Christophe Rauck, Cécile Garcia Fogel, ou encore Alain Françon), devient, avec *Veiller sur le sommeil des villes* en ce moment au Théâtre Nanterre-Amandiers, auteur et metteur en scène. Traversée plus que réussie : l'artiste nous invite, dans un spectacle tout à la fois poétique, drôle et précis et que n'auraient renié ni Rimbaud ni Rohmer, à prêter attention aux êtres et aux choses qui nichent dans les marges, à redéfinir notre rapport à la beauté, à rendre visible l'invisible, audible l'inaudible. *Veiller sur le sommeil des villes* est un appel à mieux habiter le monde.

LA SCÈNE COMME UN VOYAGE, UN NAUFRAGE, UN SAUVETAGE

On dit souvent que les premières œuvres sont trop pleines, que l'artiste a voulu tout mettre — de ses doutes, de ses passions, de ses névroses, de ses talents — et qu'au bout du compte, on s'y perd. *Veiller sur le sommeil des villes* est une première œuvre, une première pièce de théâtre, qui, et c'est un petit miracle, ne tombe pas dans cet écueil. Il y a beaucoup, mais jamais trop : beaucoup de formes et d'outils, beaucoup de textes et

d'images, beaucoup de joie et de tendresse. C'est plein, mais jamais trop : plein de clair-obscur, plein de trouvailles, plein de promesse. Louis Albertosi a su doser avec force finesse tous les paramètres mis en place : le texte autobiographique, l'adresse directe au public, la musique extra et intra-diégétique, la radio et la vidéo, le récit de voyage, le drôle et le sérieux, l'anecdote et l'universel, le cinéma et la littérature... Jamais je n'ai été noyée dans cet océan d'éléments : l'intelligence du spectacle, sa délicatesse, c'est de me proposer de m'y immerger, sans jamais me submerger. Et c'est avec un plaisir sincère que j'accepte de plonger dans le monde magique de Louis Albertosi.



© Géraldine Aresteanu

Commençons par le commencement. Louis n'aime pas voyager. Il ne l'a que très peu fait dans sa vie, jamais très loin, jamais longtemps. Pour lui, le voyage c'est être collé à des gens, en général bruyant et pas sympas, donc vraiment partir, qui plus est en groupe, très peu pour lui. Alors, quand son école de théâtre leur impose, à lui et à ses camarades, comme exercice de partir en voyage d'un mois, il n'a qu'une envie : c'est de crier, tel le type dans le tableau d'Edvard Munch (« aaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaahh »). Les règles paraissent simples, elles sont en réalité un peu terrifiantes : partir seul·e, sans téléphone portable, en pleine pandémie de Covid-19. La tâche n'est pas aisée, d'autant plus quand Louis, qui avait prévu de partir pour Malte en la compagnie symbolique de Jean-Philippe Rameau (et qui, je vous le rappelle, n'aime pas voyager), se retrouve, Covid oblige, à devoir se rabattre sur un plan B pas des plus alléchants : sillonner le Pas-de-Calais à pieds, de Lens à Arras, en passant par Merlimont et Berck.

” Le plateau se déploie alors comme un paysage où les différentes facettes du voyage de Louis se rejouent : poétique, pictural, musical, lyrique, comique, fantasmé, apeuré, mystique, angélique.

De ce voyage forcé et quasi improvisé naîtra une pièce, *Veiller sur le sommeil des villes*, qui elle-même porte en son sein mille et une formes artistiques : un livre écrit par Louis, une émission radiophonique animée par Mathilde dans laquelle Louis est invité en tant qu’auteur, des séquences musicales interprétées par les

pianistes Anna Krempp et Arno Dedeycker (en alternance) et Louis devenu pour l’occasion chanteur, un court-métrage dont la bande-originale est jouée en direct comme à l’époque du cinéma muet, des décors en carton qui bougent et qui parlent, du clown, de l’espionnage, des images silencieuses et de la contemplation, des logorrhées haletantes et des silences habités. Le plateau se déploie alors comme un paysage où les différentes facettes du voyage de Louis se rejouent : poétique, pictural, musical, lyrique, comique, fantasmé, apeuré, mystique, angélique. La scène est un passage que Louis, acteur, chanteur, auteur, metteur en scène, emprunte dans un sens, puis dans l’autre, et en un autre encore, pour franchir à chaque fois des seuils qui sont autant de nouvelles questions : comment créer du lien quand les rues et les campagnes sont vides ? Comment se parler derrière les masques ? Comment aller vers quand tous-tes vous tournent le dos ? Comment marcher quand il n’y a pas de route ? Comment raconter le voyage ? Pourquoi faire œuvre ? Comment vivre en ville ? Comment habiter le monde ? Qu’a-t-il à nous apporter ? Qu’avons-nous à lui donner ? Et les êtres qui le peuplent, comment les aborder, comment les choyer, les chérir ?



© Géraldine Aresteanu

LES AILES DE LA LIBERTÉ

Cette traversée en eaux troubles — celle du Pas-de-Calais, de ses villes et plates étendues vides de leurs habitant-es, mais aussi celle entre ses différents statuts, d'acteur à auteur, d'écrivain à metteur en scène, de l'homme parlant au clown muet, du chanteur au poète —, Louis a décidé de la faire plutôt en cieux gris. Dans *Veiller sur le sommeil des villes*, Louis est un ange. Mais pas un ange de pureté culpabilisant et ennuyeux, non, un ange type Bruno Ganz dans *Les Ailes du désir* (film de Wim Wenders et Peter Handke, référence incontournable du spectacle), un ange sympa qui prend soin des gens qui habitent, non pas le ciel, mais la terre, en gardant un œil protecteur sur elleux, un ange éveillé quand tout dort, les êtres mais aussi les choses et les lieux. Un ange avec des émotions, de la colère de la tristesse de l'exaltation. De l'amour. Et qui par amour choisit de faire cette autre traversée, vertigineuse, d'emprunter ce nouveau passage : par amour, devenir humain. Louis, l'ange de la scène en devenir, propose alors une autre voie, de franchir un autre seuil : faire la route de l'humain au non-humain, passer de la couleur au noir et blanc, de la parole au silence, du chaos à l'harmonie.

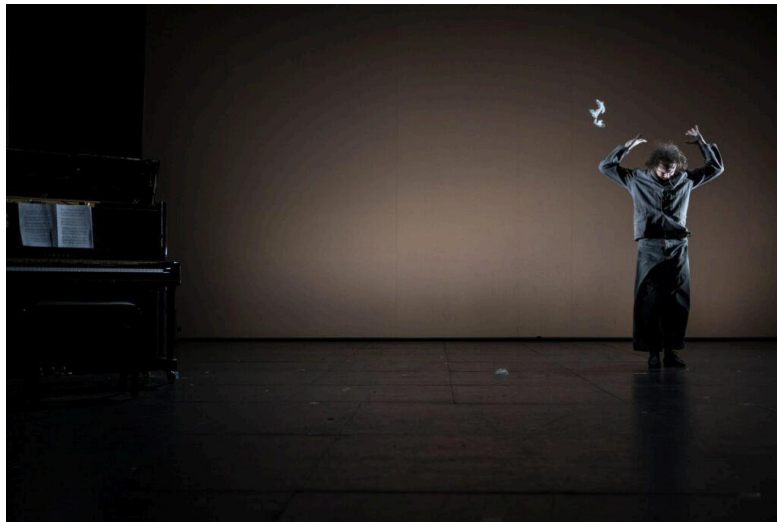
Dans cette quête de sens (l'ange de la pièce cherche désespérément des causes à défendre), Louis perdra des plumes, au propre comme au figuré. Le plateau se constelle de plumes blanches qui se détachent des corps, les rendant ainsi plus fragiles mais aussi plus légers, et paradoxalement plus humains. En effet, quoi de plus humain qu'un corps qui se défait de ses atours, quoi de plus

entier qu'un être qui s'allège du superficiel, quoi de plus vrai qu'une peau nue ? Au cours de son voyage qui confine parfois à l'errance, Louis — et nous avec lui — apprendra que rationaliser son parcours, trouver une direction à sa marche, un sens aux prières, une signification aux paroles, toutes ses

» En effet, quoi de plus humain qu'un corps qui se défait de ses atours, quoi de plus entier qu'un être qui s'allège du superficiel, quoi de plus vrai qu'une peau nue ?

bonnes et louables intentions ne resteront que des vœux pieux. *Veiller sur le sommeil des villes*, c'est d'abord accepter que la ville échappe, qu'elle soit éveillée ou endormie, à toute garde, la ville se soustrait au regard, au soin qu'on veut lui apporter, à la volonté de bien faire en lui faisant du bien.

Métaphore de la vie, la ville est un désordre que rien ne peut ranger : il faut s'accommoder des cohabitations, s'en réjouir, les chercher, les aimer. Contempler les alliances bancales entre le laid et le beau, le petit et le grand, le mesquin et le sublime, le vide et le plein, les mégots de cigarettes et les tympanes d'église, les meubles abandonnés et les lampadaires qui grésillent, les sons rassurants et ceux qui font sursauter, ce qui est dit et ce qui est tu. Louis nous apprend qu'être un ange c'est se rendre compte de ça : la vie est un débordement permanent que rien ne vient jamais circonscrire, et qu'on a beau faire, beau tenter, beau vouloir, qu'on a beau l'écrire, la décrire, la raconter, la chanter, il faut la laisser couler et naviguer en tout sens. Un voyage sans destination pour accéder, sans peur, à la liberté.



© Géraldine Aresteanu

« L'air est plein de nos cris, nous dit Vladimir dans *En attendant Godot*, mais l'habitude est une grande sourdine. » Dans le sillage de celle de Samuel Beckett, l'œuvre rigoureuse de Louis Albertosi marche comme un amplificateur et exige une écoute à rebours de l'habitude : l'écoute de la chanson intérieure qui nous est propre et l'écoute des chansons des autres, mais aussi et surtout l'écoute qui permet d'entendre la véritable musique du monde, faite de pleurs, de peurs et de sourires, de détresses, de solitudes et de joies.



Veiller sur le sommeil des villes, texte et mise en scène de Louis Albertosi, au théâtre Nanterre – Amandiers dans le cadre de L'envolée

Au premier regard il vous accapare, cheveux en bataille, barbe et moustache en broussaille. On perçoit le dandy, cet artiste qui fait du vivre une élégance, on découvre, fasciné, cette élégance qui réhausse les couleurs du vivant et emprunte les chemins que d'autres n'osent. Mais plus sûrement encore, par ce regard brillant et perçant, par...

Au premier regard il vous accapare, cheveux en bataille, barbe et moustache en broussaille. On perçoit le dandy, cet artiste qui fait du vivre une élégance, on découvre, fasciné, cette élégance qui réhausse les couleurs du vivant et

emprunte les chemins que d'autres n'osent. Mais plus sûrement encore, par ce regard brillant et perçant, par cette liberté aérienne des mains voletant comme une nuée d'insectes, compagnons de route d'une parole vagabonde, par cette extraordinaire netteté des gestes et du corps se détachant quand tout le reste de l'univers n'est plus qu'un fond de décor, par son phrasé entêtant, Louis Albertosi est un oiseau sur un fil, sautillant d'une branche à l'autre. Il y a dans l'être et le paraître de cet acteur quelque chose qui, à défaut de l'ange, laisse entrevoir le ramage, une nervosité alliée à une souveraine détente où l'écriture du corps déplie et cisèle au plateau l'écriture du dramaturge. Rarement adresse, qu'il vous faut entendre aussi bien comme virtuosité de l'acteur qu'envoi au spectateur, nous aura autant percuté d'acuité. L'auteur, acteur et metteur en scène, porte et emporte, accompagné par une équipe de choc : l'actrice Mathilde Auneveux et au piano ce soir-là Anna Krempf.

Entre esseulement du vide et plénitude de la rencontre, entre délié d'un chant de Rameau et rabougrissement de la langue réduite à la technique de communication, entre sérieux et saugrenu, *Veiller sur le sommeil des villes* compose et entrelace son écriture à la façon d'une dentelle de Calais, ce qui ne manque pas de pertinence comique lorsque l'on sait que la pièce nous conte un voyage *à pied* de l'auteur, ainsi portraiture en anachronique Jean-Jacques, dans *le Pas* (de Calais), ça ne s'invente pas, Lens, Béthune, Merlimont et enfin Arras bientôt au compteur du conteur, mais aussi nous fait le plaisir du direct d'une émission radiophonique et azimutée autour du livre (imaginaire) qui résulta de ce voyage. Bien plus encore que cette flânerie urbaine et ce studio de radio, il y a, vivante, chatoyante, mouvante, cette zone indéterminée entre ces deux espaces et temporalités : la scène du théâtre, zone de gestation poétique et de toutes les chimères. Par sa dramaturgie hétéroclite mêlant le prosaïque au lyrique, la pensée en fragments au continuum du vivant, par la variété des registres allant de la satire du journalisme culturel à la poétique ballade dans l'espace de nos villes, s'affirment une liberté et une singularité qui font, avouons-le, un bien fou.

Veiller sur le sommeil des villes est une œuvre de bifurcations, un voyage ludique entre rêve et réalité, n'hésitant pas pour autant à lever ses lièvres quant à nos errements urbanistiques, à ce qu'ils révèlent de notre monde, à ses culs-de-sac. A l'instar de son instigateur et maître d'œuvre, *Veiller sur le sommeil des villes* est une pièce hirsute, originale (comme certains disent d'une personne « c'est un original »), tout à la fois en vrac et parfaitement balancée, et pour cela même profondément attachante. S'y déploie la puissance du théâtre comme opérateur inégalé de signes, ouvrageant une physique du jeu et une écriture proprement musicales, syncopées, modifiant ainsi sensiblement notre profondeur de chant

intérieur, ouvrant la conscience à quelque chose de plus large. La pièce est encore cela : une invitation à sortir des sentiers battus, à passer d'un aria de Rameau à une chanson pop anglaise, à musarder, à s'arrêter au coin d'un immeuble et contempler le ciel changeant qu'il fend comme la proue d'un navire.

Un ange passe, Louis Albertosi écrit le livre de ces passages.

Au Théâtre des Amandiers, *Veiller sur le sommeil des villes* frappe par sa fantaisie audacieuse. Louis Albertosi fait de l'absence un moteur poétique d'une belle intensité. Une jolie découverte au cœur de *L'Envolée*.

Veiller sur le sommeil des villes : Que ce séjour fut agréable !

Présenté dans le cadre de *L'Envolée*, ce laboratoire de la jeune création porté par le Théâtre des Amandiers, *Veiller sur le sommeil des villes* s'inscrit pleinement dans une dynamique d'expérimentation et d'invention. Écrit et mis en scène par Louis Albertosi, le spectacle puise dans une expérience personnelle, une traversée du Nord-Pas-de-Calais en 2020, en pleine pandémie. Lille, Berck, Vimy, Arras, autant de villes qui dressent les contours de ce récit initiatique à rebours des attentes. Le protagoniste se rêve d'abord en ange secourable, à la manière de Damiel dans *Les Ailes du désir*, le film de Wim Wenders. Mais, confronté à un monde déserté, le regard se déplace. L'absence et la quête du lien deviennent la matière première du voyage.

Ce renversement, loin de n'être qu'un motif dramaturgique, irrigue toute l'écriture de Louis Albertosi. Le voyage se fait introspection. La quête de l'autre glisse vers une confrontation avec soi-même. Dans cet univers suspendu, marqué par le silence du « co-vide », les villes apparaissent comme endormies, presque irréelles. Le spectacle capte alors, avec délicatesse, ces instants anodins, (une statue dans une ogive de pierre, un ciel au-dessus d'un angle d'immeuble, un paysage traversé), pour les transformer en éclats poétiques. Loin de toute emphase, c'est dans l'infime, sa découverte et sa contemplation, que se loge ici la beauté.

Une fabrique scénique inventive et sensible

Sur le plateau, Louis Albertosi déploie une forme libre, foisonnante, où les langages se mêlent avec une remarquable fluidité. Théâtre d'objets, projections, séquences radiophoniques, gestuelle du mime ou de la danse, et métamorphoses du jeu composent un univers mouvant et onirique. Les rues, pavillons, bâtiments, voitures, objets, entrent sur le plateau sous forme d'images collées sur des cartons. Aucune échelle n'est respectée. Les structures plates illustrent, au hasard de ce qui est dit, des instants du récit.

Les frontières entre le réel et l'imaginaire se brouillent. A l'instar d'un rêve, le protagoniste semble malmené et perdu. Même l'émission sur France Culture à laquelle il est convié, dérape. Aux côtés de Louis Albertosi, Mathilde Auneveux s'impose comme une véritable

comparse, multipliant les incarnations avec une vivacité joyeuse. Leur capacité à moduler voix, corps et énergie contribue à donner au spectacle un rythme en perpétuelle recomposition.

La musique occupe une place centrale dans cette architecture sensible. La pianiste Anna Krempp, présente sur le plateau, tisse une trame sonore délicate, tantôt mélancolique, tantôt espiègle, qui accompagne et prolonge les états du récit. À ce dialogue instrumental s'ajoute le chant. Louis Albertosi interprète ainsi près du piano, « *Que ce séjour est agréable* », ariette badine extraite de *Platée* (Acte I, scène 3) de Jean-Philippe Rameau. Ce moment suspendu, et inattendu participe à la poésie baroque de l'ensemble. Parallèlement, un univers sonore (Mathieu Ducarre) interagit avec le jeu des acteurs créant souvent le rire. Comme en témoignent les premiers instants du spectacle, où le protagoniste sursaute à la manière de Charlie Chaplin sous l'effet d'un « *coup* ». Farce sonore qui semble le surprendre et souligner sa peur.

Une poésie du lien et de la persistance

Au cœur du spectacle se déploie une réflexion sensible sur la nécessité d'une attention à l'autre. Dans ces villes désertées, la rencontre devient incertaine, presque fantasmée, et c'est précisément cette absence qui nourrit le désir de lien. Louis Albertosi construit ainsi un parcours initiatique où l'écriture elle-même devient un geste vital. Ecrire devient le moyen de combler le vide, de résister à la solitude, de maintenir une forme de présence au monde. La parole, abondante, parfois débordante, s'impose à la fois comme un refuge et un élan.

Mais loin de céder à la gravité, *Veiller sur le sommeil des villes* cultive une légèreté salubre. L'humour affleure sans cesse, dans les situations comme dans le jeu, instaurant un équilibre subtil entre mélancolie et fantaisie. L'ange déchu continue d'avancer, de regarder, d'inventer. Porté par le duo complice formé avec Mathilde Auneveux, par la présence musicale d'Anna Krempp et les belles créations lumières de Marine Flores, le spectacle affirme avec douceur que, même dans le silence et l'absence, subsiste une irréductible puissance. Celle de l'art, capable de réenchanter le réel et de rouvrir, envers et contre tout, un chemin vers l'autre et vers soi-même.

« Veiller sur le sommeil des villes », le Nord à l'Ouest



Issu d'un voyage dans les villes du Nord de la France en plein confinement, *Veiller sur le sommeil des villes* est aussi farfelu que l'idée qui lui a donné naissance. Une balade mélancolique et comique dans des territoires déserts qui donne à Louis Albertosi l'occasion de développer une poétique originale.

Formé en tant que comédien à l'École du Nord, à Lille, où Christophe Rauck avait, du temps de sa direction, eu la bonne idée d'ouvrir une section dédiée aux auteurs, Louis Albertosi présente *Veiller sur le sommeil des villes* à Nanterre-Amandiers dans le cadre de L'envolée, autre bonne idée de Rauck, dispositif qui permet tout au long de l'année de découvrir [de nouveaux visages du théâtre soutenus par le CDN](#). **Celui de Louis Albertosi est un peu une tête de clown, bouille ronde et cheveux ébouriffés, yeux naïfs et quelque chose de poétique dans l'expression.** Auteur, comédien, chanteur, il a entrepris en septembre 2020 un voyage d'un mois dans le Pas-de-Calais, tandis que le Covid, par le truchement du confinement, vidait à nouveau les rues des villes. Cette anecdote bien réelle sert de support à la fiction développée ici, celle du double de Louis,

qu'il interprète lui-même, qui aurait relaté ce voyage dans un ouvrage pour lequel il est reçu cinq ans plus tard à la radio pour une émission sur France Culture.

À cheval entre le récit de son voyage et cette interview par une animatrice qui déraile allègrement – très drôle **Mathilde Auneveux** – *Veiller sur le sommeil des villes* relate la peur, la solitude, l'ennui de Louis, et d'autres émotions grises comme les paysages aux antipodes d'un récit de voyage habituel, d'un Nord trotter qui s'en amuse et s'en désole à la fois. **Sous l'égide d'une citation de Beckett – « L'air est plein de nos cris / Mais l'habitude est une grande sourdine » –, il ne pouvait en aller autrement que de prendre les choses à rebours, par l'absurde de nos vies.** L'attention aux mots, du poète qui se dessine sous le clown, se double par ailleurs d'un sentiment que ce sont ces derniers autant que les souvenirs qui guident le récit et produisent les idées. Un goût pour la sérendipité de la pensée qui démonte l'apparence sérieuse du langage dans une incessante dérision qui tourne souvent à l'auto(dérision), le récit de voyage comme l'interview balançant entre mélancolie et sourire. Au piano, **Arno Dedeycker**, en alternance avec **Anna Krempp**, accompagne nos deux interprètes qui se lancent dans quelques variations lyriques. Avec une scéno d'objets improbables, à l'image de ce mégot de cigarette géant en carton, la réalité du studio de radio se double d'une représentation, elle, fantaisiste des villes traversées. Sur une ligne de crête entre le vrai et le faux, le rire et le sérieux, le désespoir et la blague, Louis Albertosi trimballe ainsi son spectateur dans les contrées nordistes, de Lens à Arras en passant par Merlimont.

L'ensemble est hétéroclite et cocasse, original et noir, surprenant et farfelu. Inspiré de son projet de départ – veiller sur les habitants des villes, tel l'ange Bruno Ganz dans [*Les Ailes du désir*](#) de Wim Wenders –, *Veiller sur le sommeil des villes* a su créer un ton personnel, une forme originale. Mais, **face à ce spectacle aussi décousu que facétieux, les spectateurs peuvent se retrouver flottants, décontenancés par une autodérision qui fait quand même spectacle d'elle-même.** Par leur théâtralité plus immédiate, les épisodes d'émission radiophonique relancent ainsi une poétique qui privilégie la liberté à l'efficacité, à la fois limite et charme de cette pièce.

« Veiller sur le sommeil des villes » : la poésie contre le vide



Dans *Veiller sur le sommeil des villes*, Louis Albertosi mêle théâtre, poésie et musique, jouant son propre rôle pour interroger le pouvoir des mots face au silence des villes.

Écrire ? Quelle utilité, quel intérêt ? Louis Albertosi transforme son ouvrage *Veiller sur le sommeil des villes* en pièce de théâtre et multiplie les casquettes, auteur, poète, comédien, metteur en scène et chanteur, pour tenter de répondre à cette question.

« Un vide ange »

Louis Albertosi nous apparaît d'abord brièvement sur scène comme *Le Désespéré* de Courbet, dans un jet de lumière d'une seconde. Le ton est donné. Nous allons bien rigoler.

Dans cette comédie tirée d'un épisode biographique orchestré par son auteur, les sons, la musique, le décor et les mots viennent investir la scène. L'espace est largement occupé, celui du plateau mais aussi celui du temps. Un générique projeté, composé de différentes photos et vidéos du Nord-Pas-de-Calais de 2020 et accompagné des notes de piano de la talentueuse Anna Krempp, ouvre la pièce. Place ensuite à une émission de radio avec une intervieweuse déroutante.

L'écrivain tente, avec autodérision, de défendre son œuvre et de suivre le rythme effréné de celle qui est interprétée par Mathilde Auneveux. Louis Albertosi nous emporte alors dans sa folle épopée et le studio radio se transforme en rues du Nord-Pas-de-Calais. Entre Berck, Calais et Arras, l'écrivain décide de porter une nouvelle casquette, celle d'un « vide ange », à défaut d'être un « vide homme », pour aider ces villes et leurs habitants.

« Penser c'est agir, parler c'est agir, écrire c'est agir »



Les décors se succèdent avec humour et Mathilde Auneveux enchaîne les rôles brillamment, transformant sa voix, sa posture et sa gestuelle à volonté. Le voyage se déroule durant une période marquante : celle du Covid, ou du « co-vide », puisque le protagoniste peine à trouver du monde à aider mais aussi à combattre le silence.

Une effusion de mots borde la scène comme pour y retrouver sa place, comme un acte de résistance face à la solitude et au vide. L'ange désorienté est porté par l'auteur qui valorise l'importance de la parole sous toutes ses formes. Le tout ressemble à un rêve : rencontres improbables, paysages inattendus et mélange de réalités et de temporalités. L'auteur place au centre de l'intrigue l'importance des mots, leur nécessité et le plaisir de jouer avec eux.

« L'encre, c'est notre sueur : transpire ta vie sur la page »

L'ange perd des plumes mais jamais celle qui lui permet d'écrire. À la fois belle et comique, elle nous guide tout au long de la pièce comme pour nous rappeler sa puissance. Le piano d'Anna Krempp accompagne certaines scènes et ajoute une dimension dramatique à ces paroles joliment formées.

La polyvalence des deux comédiens impressionne, oscillant entre chant et comédie. Louis Albertosi, écrivain, fait le pari de la comédie et du théâtre et il est réussi. Il emporte le public dans cette aventure rocambolesque, nous donnant presque envie, à notre tour, de découvrir ou redécouvrir les paysages du Nord-Pas-de-Calais.

Jeux de lumières, sons, musique, mise en scène : chacun de ces ingrédients contribue aux sourires qui se dessinent sur nos lèvres. Avec *Veiller sur le sommeil des villes*, Louis Albertosi remet joliment l'écriture au centre et rappelle, plus largement, la nécessité de l'art quand il ne reste plus rien.

EN TOURNÉE



© Géraldine Aresteanu

Disponible en tournée sur 2026/2027 et 2027/2028

- entre octobre 2026 et décembre 2026
- mars 2027
- entre mai 2027 et juin 2028

Depuis Paris/Nanterre

6 personnes en déplacement (3 interprètes + 1RG/RL + 1RS/RV + 1 prod)
+ transport matériel (20m2 ou transporteur)

Le spectacle est disponible et déjà crée en Audiodescription

Contact : Élisabeth Martin-Chabot
ecouterlimage@laposte.net
06 18 00 37 55

Renseignements techniques et financiers sur demande

Contact Production / Diffusion : Alice Perot-Hodjis
a.perot-hodjis@amandiers.com
06 75 44 21 78

